

« Liberté pour nous aussi ! »

Regarder autrement la grève de 2012.

ANNE LARDEUX

Cet automne dans la salle Norman McLaren de la Cinémathèque québécoise, le groupe Épopée présentait *Fraction*, une installation composée de trois films projetés simultanément sur trois écrans différents. Il faut contourner le premier qui projette *Insurgence* pour voir, à son revers, *Rupture* et, lui faisant face et fermant l'espace, *Contrepoint*. On peut s'asseoir ou circuler entre les écrans, mais on n'échappe pas à la circulation sonore qui raccorde entre elles les différentes temporalités des films.

Insurgence a été tourné pendant la grève de 2012 au plus proche des affrontements entre les manifestants et la police; pas de commentaire, que les images et le bruit brut du front batailleur et vital de la multitude en marche, captés de février à août 2012. *Rupture* rassemble des entrevues avec des personnes *activement* engagées dans ce mouvement et ses suites en 2015. Leur parole est interrompue à plusieurs reprises par des solos musicaux qui la scandent et composent *Contrepoint*. Chacun des interludes est une improvisation instrumentale dont la ligne solitaire contraste avec le brouhaha que les instruments contribuaient alors à rythmer. Cette découpe est poignante comme la réminiscence intime d'une musique collective. De leurs côtés, les images de *Rupture* tranchent par leur clarté et leur calme sur l'agitation des rues d'*Insurgence*, qui se joue dans leur dos, mais ne s'en séparent pas. Les trois temps composent ainsi *Fraction*, indissociablement, en une immersion bouleversante où s'entrechoquent le bruit de l'action et la parole offerte à ses retombées.

Il y a la longue nuit agitée d'*Insurgence*, qui se démultiplie, sans autre parole que les cris, les adresses aux policiers, les slogans et les pancartes de la foule en marche. Rien de

« bon enfant » ici, plutôt une force collective et son élan souvent joyeux, mais prêt à s'armer pour se défendre et riposter... Car la menace sourd, héliportée, à cheval ou à pied. Elle éclate en bruits assourdissants, grenades, balles, matraques des polices sur

leurs boucliers noirs et plus souvent sur ceux et celles qui les affrontent. On reconnaît les rues, les scènes qui ont marqué le temps étiré – de l'hiver à l'été – que ces marches ont tenu. Le recul de l'hiver se lit sur les corps

qui se découvrent, jusqu'aux tout nus et à la force imparable de leur vulnérabilité assumée, jusqu'aux bornes à incendie libérées, leurs eaux inondant la rue Saint-Denis et ses terrasses bien cordées. Mais brouillard et crachin tardifs contrarient l'avancée du printemps : surgissent les images de Victoriaville, le siège inversé du Parti libéral, glaçantes et dangereuses.

Projetées au revers de cette épopée, les voix de *Rupture*, singulièrement détachées, font des éclats de sens qui transpercent le mouvement obstiné d'*Insurgence*, qu'on abandonne pour en comprendre la provenance. Là, ça n'est plus directement le même temps, mais des individus qui se retournent sur lui, comme on revient sur ses pas : le printemps est derrière, dans le passé et dans l'espace de l'installation, mais, toujours présent, il travaille. *Rupture* déroule une succession de portraits, des plans cadrés aux épaules, des visages sur fond blanc. Des femmes et des hommes de tous âges, certaines à peine sorties de l'enfance, racontent ce qu'ils ont traversé : les coups, l'intimidation et la judiciarisation ; la prison et les procès – qu'on attend, qui sont reportés ; les vies à refaire ailleurs, abritées, mais isolées.

Rupture témoigne aussi de ce qui a pu travailler au cœur du mouvement et blesser

celles et ceux qui ont assumé d'en désigner les troubles, troublant à leur tour l'idéal bien lissé de son front commun : les agressions sexuelles passées aux pertes et profits de la fabrication d'un héroïsme blanc et masculin ; la peur et l'exténuation face à la violence systémique et sans issue des forces de l'ordre ; la difficile reconversion d'une énergie et de sa menace que les élections auront contribué à éteindre. Le refus d'un chemin toujours à refaire pour se justifier et convaincre la *population*, comme si l'action excluait celles et ceux qui la portent hors de la communauté des humains légitimes.

Mais de quoi est faite cette action et comment, par qui, en relancer la machine ? Comment décomposer les rapports qu'elle a organisés, pour éventuellement les recomposer : moins virils pour certains, plus tranchés pour d'autres. Une femme dit avec défi qu'« il n'y a que deux côtés à une barricade ». Une très jeune fille approche la question de façon plus topologique et s'interroge à voix haute sur ce qui fait qu'on devient de « ce monde-là », engagé. Cela se mesure-t-il au nombre d'heures passées à y penser ? L'action directe serait alors cette immersion intensive et quasi obsessionnelle où les gestes connectés à l'intention sont immédiatement agis par elle. Et il n'y a

Pas de commentaire, que les images et le bruit brut du front batailleur et vital de la multitude en marche, captés de février à août 2012.

guère de repos possible : soit pris dans son mouvement, soit pris par l'obsession de s'y refondre. C'est exaltant, c'est dangereux, on peut s'y effondrer.

Une femme raconte son séjour en prison et se souvient de la fois où elle et ses camarades ont été prévenues d'une manifestation à venir, dehors, en appui à leur cause. À l'heure dite du jour indiqué, elles tendent l'oreille pour saisir les discours et les slogans. Les autres prisonnières aussi entendent, ça les saisit et elles saisissent ce qui leur tombe sous la main pour frapper sur les barreaux et elles crient : « Oubliez-nous pas ! Oubliez-nous pas ! Nous aussi ! Liberté pour nous aussi ! » Et au récit de cette puissance de la révolte des femmes, on se prend, *nous aussi*, à l'espérer, l'émouvoir. **L**